

RÉPONSE

A MONSIEUR

LOUIS HYMANS,

Député de Bruxelles,
Rédacteur en chef de l'ÉCHO DU PARLEMENT,
Collaborateur à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, à la MEUSE
et à d'autres journaux ejusdem farinae,
Président de l'Académie royale des HANNETONS,
Membre influent du club de la MODESTIE,
Secrétaire de la Société DES TROP ZÉLÉS, placée sous les
auspices de Mgr le comte de Hainaut,
Vice-président
de la Compagnie DES GENS QUI NE DOUTENT DE RIEN,
Chef habile de la CUISINE DOCTRINAIRE,
Ténor-léger du Cercle DES HOMMES QUI ONT DU TOUPET,
Pourfendeur juré de la démocratie,
Entrepreneur des pompes funèbres de la république
et fossoyeur infatigable des radicaux et des cléricaux.

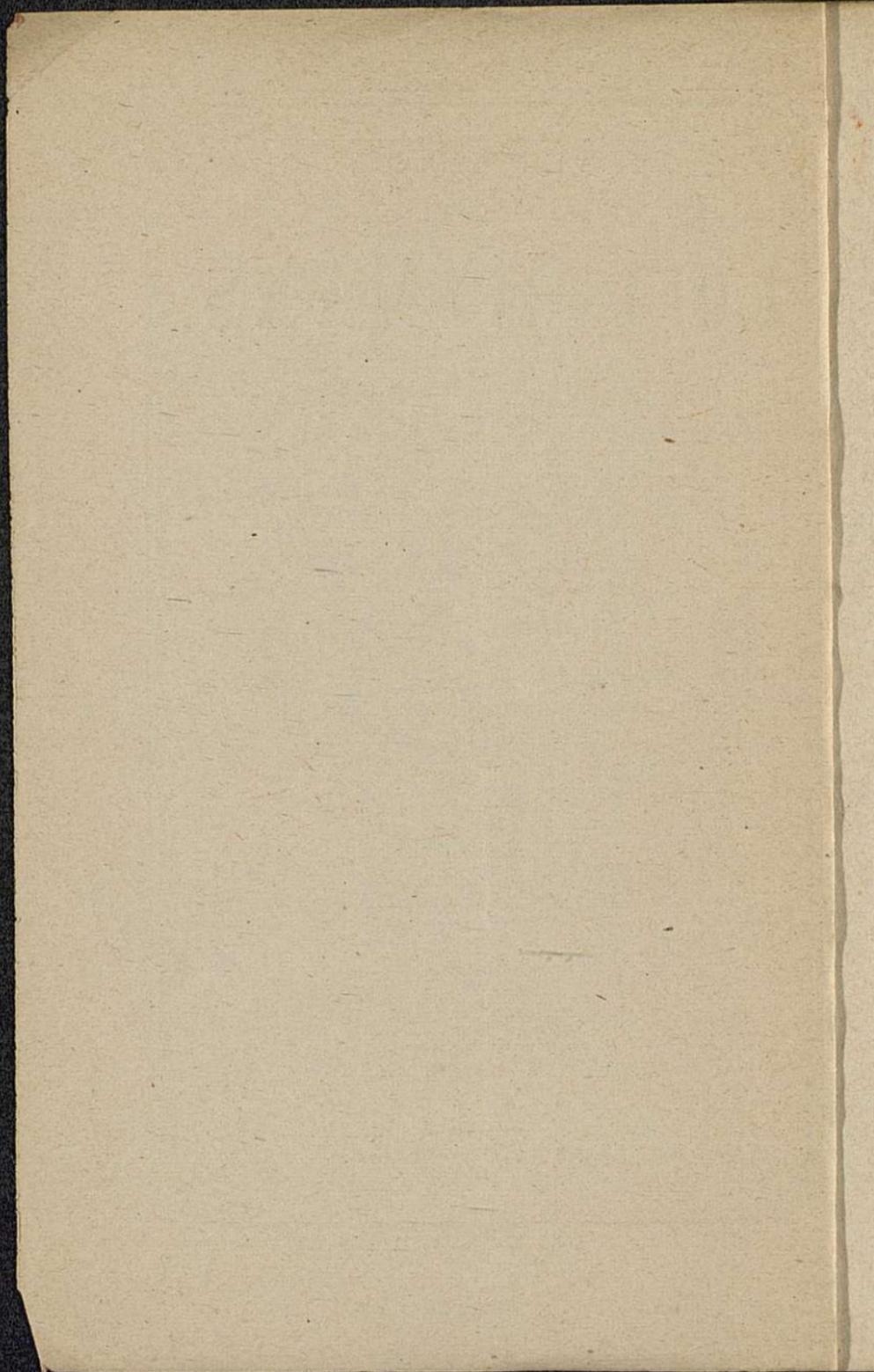
PAR UN ENTERRÉ

JEAN FONTAINE.

LIÈGE ET LEIPZIG
LIBRAIRIE UNIVERSELLE
TH. SAZONOFF
ÉDITEUR
13, rue de l'Harmonie, 13.

—
1868

Prix : 50 centimes.



RÉPONSE

A MONSIEUR

LOUIS HYMANS.

LIÈGE,

IMPRIMERIE DE L. SEVERRYNS,
Rue de l'Université, 52.

RÉPONSE

A MONSIEUR

LOUIS HYMANS,

Député de Bruxelles,
Rédacteur en chef de l'ÉCHO DU PARLEMENT,
Collaborateur à l'OFFICE DE PUBLICITÉ, à la MEUSE
et à d'autres journaux ejusdem farinae,
Président de l'Académie royale des HANNETONS,
Membre influent du club de la MODESTIE,
Secrétaire de la Société DES TROP ZÉLÉS, placée sous les
auspices de Mgr le comte de Hainaut,
Vice-président
de la Compagnie DES GENS QUI NE DOUTENT DE RIEN,
Chef habile de la CUISINE DOCTRINAIRE,
Ténor-léger du Cercle DES HOMMES QUI ONT DU TROUPET,
Pourfendeur juré de la démocratie,
Entrepreneur des pompes funèbres de la république
et fossoyeur infatigable des radicaux et des cléricaux.

PAR UN ENTERRÉ

JEAN FONTAINE.

—•••••—
LIÈGE ET LEIPZIG
LIBRAIRIE UNIVERSELLE
TH. SAZONOFF
ÉDITEUR
13, rue de l'Harmonie, 13.

—
1868

REVERSE

WALTER H. HAYMAN

AVANT-PROPOS.

Le droit de réponse à un article de journal où l'on est nominativement ou indirectement cité, constitue, selon moi, un droit naturel, primordial, antérieur et supérieur à la loi positive.

C'est dans la sphère de la presse le droit de légitime défense.

Si je puise dans ma nature d'homme le droit sacré de repousser la force par la force, — *Vim vi repellere* — si je puis me défendre contre une agression matérielle injuste, la logique commande que je puisse le faire contre une agression morale qui est souvent pour

l'honneur d'un homme, bien plus meurtrière qu'un coup d'épée.

Le législateur constituant, en décrétant que toute personne citée dans un journal aurait le droit d'y faire insérer une réponse, pourvu qu'elle n'excède point mille lettres d'écriture, ou le double d'espace occupé par l'article qui l'a provoquée, n'a fait que consacrer un droit de justice éternelle.

Mais il a vainement cherché à tenir la balance égale, à établir un équilibre nécessaire entre l'homme attaqué dans un journal et le journaliste ; car par la nature des choses, l'agresseur a cet avantage sur sa victime, qu'il lui porte les premiers coups, et que celle-ci n'est jamais assurée que le lecteur qui a lu l'attaque lira la réponse, en d'autres termes que le lecteur qui a bu le poison de la calomnie, avalera l'antidote de la vérité.

Mais si le droit de réponse doit être inviolable dans les pays où retentit la grande voix de la presse, ce droit pour ne pas être énervé, paralysé, tenu en échec, a besoin d'être instantané, *foudroyant*, et à la portée des plus pauvres, des plus humbles, par *sa gratuité*.

C'est dans cette matière délicate que la

justice *pro deo* devrait régner ; c'est ici que le législateur devrait témoigner une vive sollicitude pour la victime ; car si la riposte n'est pas aussi prompte que l'attaque, si l'éditeur du journal peut suspendre l'exercice de votre droit, par des fins de non-recevoir, par des chicanes et des cauteles de procureur ; ou si, pour mettre en mouvement l'action que vous pouvez lui intenter, il vous faut dépenser un argent que souvent vous n'avez pas, les conditions du combat ne sont plus égales, le duel dégénère en *assassinat*, et la presse devient une citadelle inexpugnable d'où un aventurier de plume, un mercenaire de la polémique, un spadassin des lettres, peut, avec une cynique impunité, lancer des traits empoisonnés sur les passants.

Le décret du 24 juillet 1831, sur la presse, satisfait-il aux conditions inexorables de la justice ? Non, non, non !

Il faudrait, tout au moins, ce me semble, qu'on pût constater, par témoins, le refus de l'éditeur à insérer la réponse et qu'un procès-verbal rédigé par eux, sur papier libre, fût probant devant les tribunaux.

De ces considérations générales, que je ne puis guère développer ici, j'ai hâte d'arriver à

l'incident qui m'a contraint à publier, sous sa forme actuelle, ma réponse à l'article de M. L. Hymans, qui a paru dans *l'Office de Publicité* du 26 janvier 1868, sans pour cela nullement me départir du droit que me réserve la loi, et que j'entends faire valoir par tous les moyens que la législation met en mon pouvoir.

Voici les faits :

Le 30 janvier, dans la matinée, je me présentai au bureau de *l'Office de Publicité*, pour prier l'éditeur d'insérer dans son plus prochain numéro la réponse que je lui apportais à un premier-Bruxelles que M. Louis Hymans m'avait fait l'honneur de me consacrer.

J'ai reçu de MM. Lebègue et Brouwet, propriétaires de ce magnifique établissement de librairie de la Madeleine — cette florissante et somptueuse maison atteste qu'il vaut mieux se vouer au culte du pansu Plutus, qu'à celui de l'hargneuse et Verbeuse Thémis, ou de l'harmonieux Apellon — un accueil plein de courtoisie et de politesses, je me plais à le constater ici. — J'ai même reçu l'hospitalité du calumet, car M. Brouwet m'a gracieusement offert un cigare que j'avais pris la liberté de lui demander.

Voilà pour ma personne. Quant à ma ré-

ponse, elle a été galamment éconduite avec toute sorte de compliments et de sourires qui pour être charmants dans la bouche et sur le visage de mes deux interlocuteurs, n'en étaient pas moins durs et pénibles pour elle.

En vain me suis-je récrié — toujours en riant, car ces deux honorables industriels sont si aimables que force est de se mettre à leur diapason — contre cette injurieuse quarantaine infligée injustement à ma réponse ; en vain leur ai-je dit et répété que mon droit était irréfragable, qu'un huissier *Loyal* vaincrait leur répugnance, M. Lebègue, toujours accort, exquis, et souriant, mais toujours sourd à ma requête, me déclara avec cet accent qui n'est point belge, du tout, — bien que M. Lebègue soit un des plus fermes arcs-boutants du trône, du doctrinarisme et de la nationalité belge — qu'il ne l'*insérerait* pas, et qu'il aimait *mieux courir les chances d'un procès.*

Dans l'espoir de le faire revenir sur une résolution cérébrine, aussi funeste pour moi, j'ai eu beau varier mon argumentation, assouplir mes discours, employer les expressions les plus melliflues, prendre mes intonations les plus calines, enchaîner le sourire sur mes lèvres, — bien que je sentisse une tempête

intérieure prête à souffler, — lui rappeler les faits les plus chevaleresques de l'Orlando furioso, et évoquer le souvenir des Français à Fontenoy, disant aux Anglais : « Messieurs, tirez les premiers. »

Rien ne put le fléchir et je dus me retirer, mon manuscrit sous le bras.

J'en avais assez, mon éducation était complète, pour parler comme M. Thiers. Je connaissais les chausse-trappes, les pas-de-loup, les pièges et les embuches de la presse.

Soyons juste et disons franchement, que, sans notre obstination, notre manuscrit aurait reçu l'honneur de l'insertion.

Assis, à côté de M. Lebègue, dans le joyeux observatoire aérien, d'où l'éminent industriel-éditeur plane sur son vaste magasin, et surveille ses nombreux commis qui, comme des fourmis, travaillent sous les pieds de leur général, je tirai de ma poche un rouleau de papier énorme, pour lui en donner lecture ; quand soudain, M. Lebègue me demanda ce que c'était que cette liasse de feuillets. Je lui répondis timidement et à demi-voix que c'était ma réponse. Et lui, de bondir sur sa chaise, tout effaré, de lever vers le plafond ses yeux hagards, de trémousser comme si une

tarentule l'avait piqué et de porter instinctivement ses mains à la hauteur des tempes, pour préserver sa tête précieuse du boulet qui la menaçait.

Sorti de sa stupeur ou de son évanouissement, — je ne sais lequel des deux — M. Lebègue poussa quelques petits cris plaintifs et touchants, et puis, imposant à ses sens troublés l'ascendant d'une volonté souveraine, nous eûmes ensemble le dialogue suivant :

Lui. — Mais, Monsieur, je ne puis pas insérer tout ce volume. Vous voulez étouffer, submerger mon journal, ce serait plus désastreux pour moi qu'une invasion, des Huns, des Goths et des Ostrogoths.

Moi. — Je ne dis pas non. Mais cette irruption des barbares et des Vandales, c'est vous qui l'avez témérairement provoquée.

D'ailleurs, je ne fais qu'user d'un droit que la loi me confère et que vous deviez connaître. Vous consacrez trois colonnes et demie à me démolir, j'en consacre sept à me réédifier, nous sommes quittes. *Vigilantibus jura scripta sunt.*

Lui. — Mais, Monsieur, vous allez provoquer un désabonnement général. Ce n'est pas généreux de votre part.

Moi. — Mais, Monsieur, l'avez-vous été, vous, quand votre cher Louis, cherchait à me travestir en maréchal des logis de nos frères d'outre Quiévrain, quand il rapprochait et accouplait de force des phrases et des idées qui n'étaient point destinées à se rejoindre.

Lui. — Allons, monsieur, soyez raisonnable, ne rebutez pas nos lecteurs, ils ne sont point coutumiers d'une prose aussi peu peignée que votre chevelure. Ils exigent, sans doute, un peu de lourdeur et de pesanteur, mais en cela ils sont servis à souhait par notre Louis qui sert ainsi de lest à la légèreté vaporeuse de Nil, et aux élégances suprêmes de mes autres Athéniens.

Moi. — Je me courbe sous votre verge d'Aristarque, Monsieur, je m'humilie en toute sincérité, car je sais bien que mon style de Béotien ne vaut pas celui du Montesquieu d'Ixelles, de l'Aristophane-liégeois, M. Nil, ou de la brillante pléiade d'écrivains qui immortalisent votre recueil.

Mais enfin, vos hôtes, je veux dire dire vos lecteurs, sont peut-être rassasiés de ces mets délicats, fatigués de la divine ambroisie que vous leur servez sans mesure ; laissez-moi, je

vous prie, leur restaurer l'estomac avec du bœuf au naturel, préparé par un paysan de Saint-Maur.

Lui. — Mais alors, Monsieur, une colonne, deux petites colonnes au plus feront votre affaire. C'est dans votre intérêt que je parle ainsi. Jamais nos lecteurs ne liraient sept colonnes signées d'un nom inconnu. J'ai chargé d'âmes, voyez-vous, Monsieur, et l'hygiène me défendait d'accepter ce bloc de pain noir que vous vouliez leur faire déguster. Et d'ailleurs, pour vous parler net, vous m'enleviez ainsi deux pages d'annonces, vous entendez!

Moi. — Oui, Monsieur, j'entends! vous êtes orfèvre, M. Jose, ou plutôt marchand d'annonces! Pourquoi l'avez-vous caché aussi longtemps? J'aurais pu compatir à votre détresse, car en ce moment, vous ressemblez pas mal à un homme qui tire le canon d'alarme!

Maintenant c'est trop tard, j'ai pris mon parti, j'userai du *summum jus*, et j'aurai la douleur de vous sommer d'insérer dans votre journal d'annonces mes sept colonnes de réponse.

Tenez, M. Lebègue, par respect pour la dignité de l'honorable député de Bruxelles,

vous eussiez dû me laisser exercer mon droit de réponse dans toute sa plénitude et m'accorder libéralement une magnifique hospitalité.

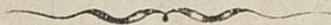
Agir autrement, c'est ressembler quelque peu à ce mendiant de Gil Blas — sauf qu'entre nous, il n'y a ni mendiant, ni seigneur, ni escopette, ni demande d'aumône — qui, accroupi derrière une broussaille, l'escopette au poing, le chapeau sur le bord du chemin, dit au voyageur qui chemine : Seigneur passant, jetez, s'il vous plaît, quelques réaux dans mon chapeau, sinon je vous..... extermine.

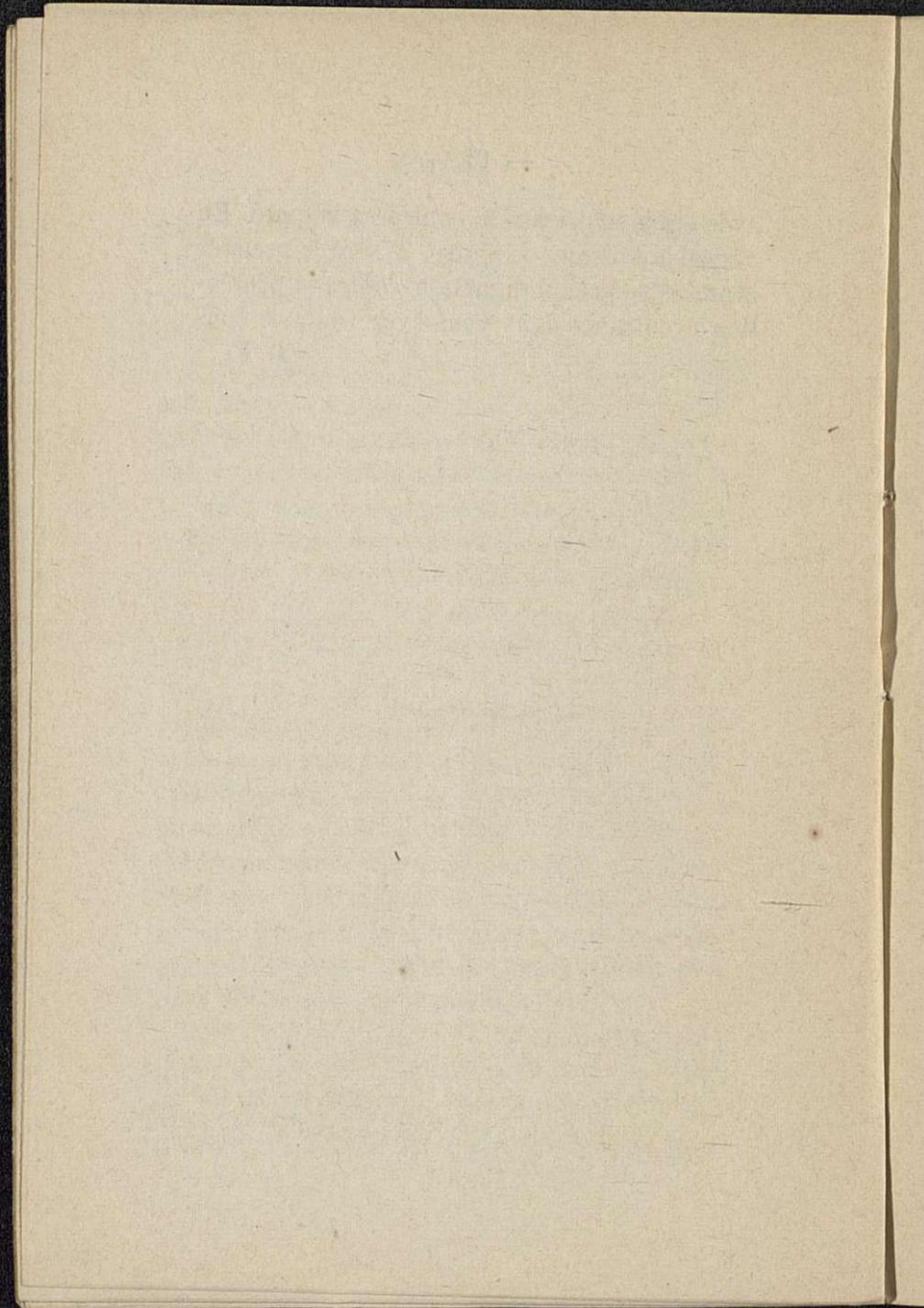
Chacun est juge de sa dignité, mais je vous le déclare, si j'avais l'honneur d'être un écrivain de talent, comme Louis Hymans, je repousserais avec colère votre intervention malencontreuse, je briserais le bouclier que vous m'offririez ainsi, et je vous refuserais ma collaboration, si vous ne consentiez de bonne grâce à laisser libre carrière à l'homme que j'aurais attaqué.

Sans avoir l'honneur de connaître personnellement l'honorable rédacteur en chef de l'*Echo du Parlement*, je serais prêt à me porter garant pour lui, et à déclarer que vous

avez agi à son insu et contre sa volonté. En véritable homme de lettre, il sera le premier à protester avec indignation contre la protection à outrance dont vous avez voulu le couvrir.

J. F.





MONSIEUR.

Mon illustre homonyme et prédécesseur dans le temps, dans la *gloire* et dans l'originalité, Jean de la Fontaine, fut si enchanté de la lecture qu'il avait faite du prophète Baruch, qu'il ne pouvait plus rencontrer dans la rue une connaissance sans l'aborder, en lui demandant : Avez-vous lu Baruch ?

Hier, en descendant du sommet des monts que j'habite, pour aller entendre à la Loge, une leçon de géologie, donnée par un jeune homme de beaucoup de talent, M. Pierre Desguin, je fus assailli par divers amis qui me demandèrent à l'envi l'un de l'autre : Jean, avez-vous lu *l'Office de Publicité* ?

Intrigué par ce concert de demandes, interloqué par ce chœur d'interpellations insolites, et flairant je ne sais quelle mystification, je répondis que je n'avais point assez de temps à perdre pour parcourir cette foire aux annonces, ce bazar industriel et commercial, qu'on nomme *l'Office de Pu-*

blicité, et que mes goûts littéraires me défendaient de lire les homélies politiques, pâteuses, soporifiques, écœurantes du père Louis Hymans, ou les lettres sémillantes et maigrelettes d'une certaine soubrette entre deux âges qu'ils connaissaient.

S'apercevant alors que je ne soupçonnais rien, ils me firent lire le premier Bruxelles, de *l'Office de Publicité*, dû au burin du Mirabeau-mouche de la députation bruxelloise.

Après avoir lu avec ravissement cet article consacré à ma gloire naissante et contemplé cette première assise de mon futur monument, mon cœur a été inondé d'une joie si folâtre que, sans la distance respectueuse qui sépare mon châlet de Saint-Maur du laboratoire de l'éminent chimiste doctrinaire, de l'émule de Michelet, de Henri Martin, d'Augustin Thierry, de lord Macaulay et de Makintosh, j'aurais ramassé quelques nouveaux matériaux, pour courir les jeter dans la cuve où bout l'airain de la statue que se propose d'élever en mon honneur le Benvenuto Celini de la critique.

Ah ! Monsieur Louis Hymans ; si l'univers a aujourd'hui les yeux attachés sur ma chétive personne, c'est grâce aux éloges pompeux que vous décernez à mon talent oratoire et à l'éloquence entraînant de ma brochure : *De la Belgique et de son avenir*.

Courtoisie pour courtoisie, veuillez donc, M.

Louis Hymans, m'envoyer, par le premier courrier, quelques-unes de vos œuvres les plus splendides, les plus finement ciselées, afin que je puisse incessamment vous ériger, à mon tour, une auguste effigie en bronze florentin.

Quel talisman, pourtant, que la plume d'un grand écrivain ! Elle ennoblit tout ce qu'elle touche, elle transfigure, elle illumine les choses les plus communes, les plus vulgaires.

Désormais, Monsieur Hymans, grâce à la magie de votre pinceau, à la beauté, à la limpidité, à l'éblouissante richesse de votre langage, on ne dira plus avec l'auteur d'*Athalie* : Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé, non, on devra changer cela et adopter cette célèbre variante, cette magnifique formule qui portera votre nom dans la pharmacopée des gazetiers : Comment en un or pur, le vil plomb s'est-il transformé ?

Voyez plutôt. J'avais toujours été si persuadé que je ne deviendrais jamais qu'un piètre diseur, un Brid'Oison d'éloquence, un avorton, un Quasimodo de tribune, que bien que je fusse comme tant d'autres docteur en droit *in utroque jure*, je m'empressai d'abandonner le barreau, cette véritable arène des hommes de parole, ce gymnase des orateurs, cette pépinière des Chrysostôme !

Aussi le frère siamois de *l'Echo du Parlement*, le *Journal de Liège* — ces deux colonnes de l'empyrée doctrinaire, ces deux oracles de l'orthodoxie

ministérielle — ne m'avait jamais jusqu'ici complimenté sur mon éloquence; ce qui ne laissait pas de me vexer un peu, car nous sommes ordinairement tous avides de recevoir des congratulations que nous n'avons pas méritées.

Aussi encore, le frétilant, le spirituel, le minaudier, M. Nil (*)—est-ce une abréviation du mot latin *nhil* (rien)? Cela se pourrait bien, — s'est-il ici même égayé à mes dépens, en lançant sur ma gaucherie oratoire les flèches les plus aiguës de sa malice et de sa raillerie.

Vos lecteurs se souviennent sans doute encore des épithètes aimables et de bon goût que le volage papillon des bords de la Meuse me prodiguait.

Mais depuis lors tout a changé. Hier, le Calchas de la place Saint-Lambert (*le Journal de Liège*) m'appelait l'orateur le plus assidu, le plus remuant des meetings, et à son tour l'hercule d'Ixelles, le *Leviathan* de *l'Écho du Parlement*, le *Roland* de la royauté constitutionnelle qui tient toujours, m'assure-t-on, sur sa table de publiciste la *Durandal* destinée à pourfendre ses adversaires, atteste que mes auditeurs boivent sans mesure le vin enivrant de ma parole, et qu'ils sont suspendus par des chaînes d'or à mes vibrantes lèvres.

Intentique ora tenebant.

(*) Le lecteur est prié de ne pas confondre Nil de *l'Office* avec le Nil aux sources mystérieuses qui féconde l'antique terre des Pharaons.

Il me compare à Orphée, charmant les bêtes farouches, ou faisant descendre les forêts des montagnes pour entendre les accents de sa lyre.

Aux éloges que vous daignez me décerner, Monsieur Louis Hymans, on voit bien que vous êtes un fils d'Apollon, et que vous êtes l'heureux auteur de cette cantate bouffe : *sonnez clairons, sonnez trompettes*, chef-d'œuvre de poésie pindarique qui vous a valu, quand même, les palmes du concours.

Ah! Monsieur, si la modestie ne se mariait fort bien avec mes goûts, si la réserve ne m'était pas impérieusement commandée par l'humilité de ma position sociale, et l'indigence de mon cerveau, vous auriez fait palpiter mon cœur d'un noble orgueil.

Hé quoi! sans cogner aux portes sourdes du temple de la renommée, je les vois soudain s'ouvrir devant moi à deux battants. Hier encore, j'annonçais d'une voix tremblante et timide devant un auditoire vide — style du *Journal de Liège*, le plus véridique et le plus loyal des journaux passés, présents et futurs — aujourd'hui vous sonnez de joyeuses fanfares en mon honneur, vous saluez avec transports mon œuvre et ma gloire devant un amphithéâtre sur les gradins duquel sont assis les 23,000 abonnés de l'*Office de Publicité*, et vos éloges enthousiastes seront répercutés demain par tous les échos de la presse. Oui,

hier encore je n'étais rien, et aujourd'hui, je marche l'auréole au front!

Semblable à l'ange des livres saints qui après avoir saisi Habacuc, le promenait suspendu par les cheveux au-dessus des plaines de la Babylonie, ainsi vous, généreux troubadour, vous éloquent disciple de la déesse Clio, vous digne émule de Prevost-Paradol, de Emile de Girardin, et d'autres journalistes fameux, vous me prenez dans votre main puissante et me hissez d'un seul coup sur un piédestal glorieux pour me faire respirer l'encens du triomphe et les ovations délirantes de la multitude.

Si des opposants à ma déification se rencontraient, je les convie dans leur intérêt à déférer à vos commandements, car je sais que vous n'entendez pas raillerie sur votre autorité, et que vous les feriez vite rentrer sous terre en fulminant votre terrible *quos ego!*

A l'avenir, M. Louis Hymans, quand vous aurez envie de me décerner un nouveau triomphe, de faire en mon honneur, une promenade aux flambeaux, par exemple, je vous prie de me prévenir quelques jours d'avance. Il faut ménager mes nerfs, ma sensibilité, cher Monsieur Louis, et ne pas déterminer une rupture d'anévrisme par suite d'une commotion de joie subite. On peut mourir de bonheur, mon cher et bon monsieur! et ce serait vraiment dommage de s'en aller au milieu d'un

apothéose, au moment où on se sent devenir Dieu, pour parler le langage d'un empereur romain.

Ce tribut de reconnaissance payé à mon glorificateur, à mon introducteur dans la renommée, (*fama*) et avant de jeter un regard sur le manteau de pourpre jeté fastueusement sur mes épaules par l'heureux et fortuné habitant d'Ixelles, pour voir, si les coutures n'en sont pas négligées, faisons une réflexion morale, tout naturellement à la louange du bon M. Louis. M. Louis Hymans est magnanime et n'use jamais de représailles, que ses lecteurs ne l'oublient point. A certaines aigreurs de plume qui m'étaient un jour échappées, il répond par mon éloge épique.

Voici comment je m'exprimais dans une brochure par laquelle je réclamaï le suffrage universel, brochure qu'il doit connaître puisqu'elle a été déposée sur le bureau de la chambre des représentants pendant tout le temps qu'a duré cette laborieuse et stérile discussion qui a abouti à la réforme ridicule et mort-née dont les chambres bourgeoises ont gratifié ou mystifié le peuple.

« Un député de Bruxelles (1) qui, dans son discours à la Chambre, a affecté de répéter qu'il n'était pas l'ennemi de la démocratie, — ô délire de la vanité! — a demandé fort impertinemment aux promoteurs du mouvement électoral de qui ils tenaient *leur mandat. Risum teneatis!*

(1) M. Louis Hymans.

Je pourrais repousser cette indiscretion avec dédain ou demander à mon tour, à ce terrible pourfendeur, à ce capitaine Fracasse du suffrage universel, de qui il tient ses pouvoirs quand, dans ses correspondances multiples, il délaye, il lessive, d'un style flasque et incolore, ses pesantes thèses politiques et sociales, quand il nous révèle les arcanes du cabinet et les chuchotements mystérieux de l'antichambre royale.

.
Hé quoi ! ce torrent de la démocratie qui, coulant à pleins bords dans la société moderne — pour emprunter la saisissante expression de M. de Serre, — renverse, broie, entraîne et précipite dans son cours irrésistible toutes les inégalités factices, tous les abus, tous les privilèges, tous les monopoles, tous les despotismes ; le droit divin avec le droit *sacerdotal*, la papauté temporelle avec la royauté féodale et même constitutionnelle ; hé quoi ! ce torrent qui, balayant toutes les souillures, toutes les fanges, tous les vestiges des sociétés expirantes, lave, assainit, purifie, et ennoblit la société actuelle ; on croit l'arrêter avec un fétu de paille !!!.....

En vérité, je crois lire la biblique légende qui nous montre Josué arrêtant le soleil dans sa course, quand j'écoute certains discours prononcés à la Chambre des représentants !

Mais que des gens qui ne puisent leur suffisance que dans l'oubli de leur médiocrité, que des lilliputiens de tribune se haussent à la taille de Gulliver, que des infiniment petits soient assez infatués d'eux-mêmes pour s'imaginer avoir la force d'Atlas, et être capables de soutenir des causes calcinées par la foudre des révolutions, j'en ris et m'en indigne tout à la fois.

Le suffrage universel, nous l'aurons avec vous, malgré vous, ou sans vous, choisissez ! parce que le suffrage universel est un droit inhérent à tout homme vivant dans une société politique régulière, et qu'il n'y a pas de droit contre le droit, a dit le grand Evêque de Meaux.

Si nous avions eu le suffrage universel, les *soi-disant* représentants du peuple n'eussent pas voté avec une complaisance obséquieuse 50,000 fr. de rente à un prince à qui le pays faisait déjà une pension de 150,000 fr. de rente annuelle, à un prince que nous estimons tous, mais qui est riche de 30 à 40 millions et qui pour surcroît de bonheur épouse une richissime princesse prussienne, d'une beauté étincelante et ornée, dit-on, de tous les trésors du cœur et de l'esprit.

Un seul député refusa de s'associer à ce vote courtisanesque. Nommons-le afin de graver son

nom sur les tablettes populaires. Ce député glorieusement isolé, c'est M. Guillery !

Des représentants du peuple n'auraient certes pas songé à voter des corbeilles de noces, — ce n'est pas là leur affaire, — ni à convertir les gouttes de sueur qui ruissellent sur son front douloureux en perles fines destinées à orner les écrins de madame la comtesse de Flandre, alors surtout que huit jours avant ce vote honteux, le ministre des travaux publics, répondant à l'interpellation d'un député qui le priait de rétablir la voie publique en construisant une passerelle à la gare des Guillemins (Liège), s'en excusait en confessant humblement qu'il n'avait pas un sou en caisse.

Il est vrai que sur cette passerelle ne doivent passer que les pauvres gens de Cointe et de Saint-Maur ! »

Faire des cadeaux à la famille royale, avec l'argent du peuple, c'est bien ; mais construire avec des impôts prélevés sur ses salaires, des voies de communication pour les besoins réels de ce même peuple, ah ! pour cela il n'y a pas péril en la demeure, le peuple attendra, que diable !

Et nunc erudimini! Et maintenant, peuple, sachez bien tout l'amour que vous portent et les Chambres et la royauté !

Mais puisque M. Louis Hymans est chargé de monter la garde à la barrière du trône pour en défendre l'accès ; puisqu'il a pour mission de si-

gnaler, comme une sentinelle vigilante, les dangers qui menacent la couronne et ses amis les doctrinaires; puisqu'il est institué pour foudroyer les idées démocratiques et républicaines, tenir l'œil sur l'avoine de ses patrons et pousser le *ca-veant consules!* ce cri suprême qui retentissait dans la cité antique à l'approche du danger; j'ose dire que M. Louis Hymans a manqué de zèle et de vigilance, et que sa sollicitude royale ou ministérielle n'a pas été aussi alerte, aussi patriotique que celle des oies du Capitole qui poussèrent leur cri aigre et nasillard à l'approche des Gaulois de Brennus, mes aïeux.

Ayez donc des députés-publicistes, des Briarées de plume, des journalistes à 100 mains, chargés de croiser le fer contre les aspirations populaires, et d'alourdir, d'endormir l'intelligence publique par des profusions quotidiennes et hebdomadaires de mélasse monarchico-doctrinaire; reposez-vous donc sur ces molosses, ces cerbères dont la consigne est d'aboyer contre la blouse et les sabots du peuple; tout cela ne vaut pas, comme clairvoyance et fidélité, l'instinct patriotique de ces palmipèdes dont le foie tuméfié sert à composer ces délicieuses terrines de Strasbourg, si recherchées des gastronomes.

En effet, si pour M. Louis Hymans, d'origine sans doute tudesque — car ce nom patronymique-là n'est certes pas Gallo-Romain — je suis un Co-

riolan passant, en transfuge chez les Volsques, il y a longtemps qu'il aurait dû flétrir cette trahison perfide.

Il y a longtemps que je professe et que je préconise, *comme publiciste*, le principe, si simple, si rationnel, si logique, des nationalités véritables, principe aujourd'hui altéré, corrompu, compromis, grâce à l'exécrable marhiavélisme des rois, des empereurs, et de leurs astucieux et fourbes ministres.

Savez-vous bien pourquoi je caresse et je réchauffe cette théorie de bon sens, d'instinct populaire, conforme à la nature, respectant les vraies frontières, les individualités nationales, — ces organes nécessaires dans la vie de l'humanité — ?

C'est parce qu'elle aura pour conséquence dernière, pour corollaire obligé, de *purger les nations de princes inertes, fainéants, nuisibles et onéreux* ; de restreindre et d'abolir la zone funeste des maisons royales, ces bouches immenses, insatiables, inassouvies et dans lesquelles les peuples ont jeté jusqu'ici, comme dans un gouffre sans fond, le fruit péniblement acquis de leurs sueurs ; d'éteindre entre les peuples les rivalités odieuses, suscitées par les rois, d'établir le concert des nations et de fonder sur une base équitable les Etats-Unis d'Europe.

Alors les peuples verront ce sublime spectacle qui, aujourd'hui, pour des esprits arriérés ou bor-

nés, peut ne paraître qu'une vision magnifique : celui de deux républiques démocratiques gigantesques, se tendant la main à travers la largeur de l'Océan Atlantique, et marchant comme deux nobles émules, dans la route du progrès indéfini, de la liberté et de la dignité pour tous, du bien-être, de l'instruction et de la moralité pour tous, de l'amour, de la mansuétude et de la fraternité pour tous, et recueillant dans leur course rapide dans cette voie sacrée, les suffrages, les remerciements, les sourires, l'admiration et les bénédictions de l'univers !

Vos ciseaux, M. Louis Hymans, sont quelque peu infectés de doctrinarisme, et cela ne me paraît nullement merveilleux : comme cet instrument joue dans votre carrière d'historien et d'homme de lettres, un rôle plus considérable que votre plume, il est tout naturel qu'il ait fini par contracter vos goûts et épouser vos doctrines.

Ainsi vos ciseaux éventrent la page au milieu, quand il aurait fallu pour faire preuve de bonne foi absolue, les mettre au commencement.

Souvent aussi les coupures s'arrêtent à mi-chemin, plus souvent encore, vous cousez ensemble deux phrases, deux idées, séparées l'une de l'autre par un long intervalle, moyen infailible de mutiler toute déduction logique.

J'ai toujours protesté dans mes écrits, contre

la torture et la peine capitale appliquées aux plus vils scélérats, permettez, Monsieur Louis Hymans, que je réclame votre pitié pour certains paragraphes que vous avez gaillardement tronqués ou décapités.

Comme je n'ai pas le loisir en ce moment de rétablir les transitions, et de ressouder certains membres de phrases disloqués, je vais me permettre seulement quelques citations de ma brochure incriminée qui semble peser sur votre cœur de preux de la royauté comme un affreux cauchemar.

Avant d'aller plus loin, je décline la solidarité que vous cherchez insidieusement à établir entre mes opinions et celles des autres orateurs qui protestent avec moi contre la conscription.

Mes opinions sont personnelles.

Les aperçus historiques que renferme ma brochure, ne sont pas d'ailleurs de la compétence des meetings, ils relèvent exclusivement de la conscience de l'écrivain et de la philosophie de l'histoire. Or les gens qui me connaissent savent que si je puis me tromper sur une des évolutions de l'histoire, ma bonne foi est entière, mon désintéressement certain, ma probité invulnérable. Ils savent que je ne suis pas de ceux qui n'ont d'autres convictions que celles qu'on leur impose après les avoir achetées à prix d'or.

Mais ce n'est pas l'écrivain que vous cherchez à

atteindre, c'est l'agitateur ; ce n'est pas ma brochure que vous voudriez déconsidérer, c'est le mouvement, c'est le réveil du peuple qui menace et inquiète vos patrons et vos amis.

Si ma thèse est erronée, dangereuse même, si elle blesse toutes les analogies, si elle heurte de front toutes les lois de l'histoire, pourquoi ne la combattez-vous pas plutôt ? il y a plus de huit mois que cette *brochure rose* est sur les rayons de votre bibliothèque.

Voulez-vous vous placer sur le terrain de l'histoire, ô illustre historien ! je vous y suivrai volontiers.

Mais prenez garde ! Dans cette joute j'aurai pour appuis et pour garants de la vérité de mes assertions, des écrivains d'un mérite si rare, d'une autorité si grande, d'un génie si éclatant, que quelle que soit votre audace et votre prodigieuse fatuité, vous hésitez peut-être à soutenir un combat si inégal pour vous !

Comme ce petit écrit est dédié à la mémoire vénérée et bénie de mon père, voici comment je m'exprime à la page 5 de la dédicace :

« Si de ma mère bien-aimée, douce et charmante villageoise, modèle des épouses et des mères, je tiens ce goût pour la raison, la lumière, la vérité, le bien ; de toi, soldat mutilé, je tiens cet élan indomptable pour la liberté, l'égalité, la

» fraternité, le culte de la grande patrie française,
» ton désintéressement un peu hautain, le mépris
» du danger et le courage de proclamer mes con-
» victions, dussent-elles rencontrer une opposition
» universelle.

» Si tu restais impassible devant le boulet et la
» mitraille, je ne sourcille guère devant les pro-
» jectiles empoisonnés du dénigrement, de la
» haine, et de la calomnie combinés.»

Le chapitre premier de la brochure débute ainsi :

« Avant d'écrire ces lignes, j'ai sondé mon cœur,
» fouillé mon esprit jusque dans ses replis les plus
» cachés, fait venir à la barre de ma conscience
» d'écrivain loyal et convaincu, de publiciste
» *intègre et indépendant* toutes les passions qui
» pourraient offusquer ma raison de leurs prismes
» trompeurs, et obscurcir la sérénité austère, in-
» dispensable à celui qui touche une question aussi
» brûlante que celle que j'aborde en ce mo-
» ment.

Incedo per ignes cineri suppositas.

» Tout d'abord, j'ai regardé mes mains, comme
» lady Macbeth, et n'y voyant aucune empreinte
» de trahison, de perfidie, de vénalité ni de simonie
» — car elles sont pures — je me suis dit : C'est
» bien, va !

» J'ai interrogé mes besoins, jeté un coup d'œil

» sur leur budget, et devant l'exigüité des sommes
» allouées à leur pâture, j'ai pu constater que, mes
» passions n'étant pas celles d'un Falstaff, mon
» cœur ne descendrait jamais dans mon ventre,
» mes convictions ne fléchiraient pas devant cer-
» taines amorces, mon âme n'apostasierait pas
» devant la séduction, et que mon incorruptibilité
» n'échouerait pas devant quelques liasses de
» billets de banque.

» Rassuré par cette enquête je me suis dit :
» Marche !

» J'ai interpellé mon courage, et sans confesser
» aucun goût pour la ciguë de Socrate, l'ostracisme
» d'Aristide, le poison de Thémistocle, la roche
» tarpéienne des criminels, le supplice de Régulus,
» la Bastille de Voltaire et de Latude, l'Olmütz de
» Lafayette, les plombs de Sylvio Pellico, le sabre
» de Paris, ou la Sibérie meurtrière où agonisent
» les infortunés Polonais : il m'a répondu qu'il
» oserait dire la vérité, si elle le pressait un peu
» sous Tibère, et devant Séjan.

» J'ai interrogé mes sympathies, et elles m'ont
» répondu qu'elles étaient unanimes pour les
» peuples dont on ne peut lire le martyrologe à
» travers les siècles sans larmes et sans sanglots.

» Montant enfin au plus haut sommet de
» l'homme, là où siège la raison, où brille l'intelli-
» gence, ce divin flambeau que l'auteur de notre
» être nous a donné pour nous guider dans les

» obscurités de la vie, j'ai pu me persuader que
» mon âme adorait le juste, le droit, le vrai, le
» bien et le bon !

» Fortifié par cette exploration nouvelle, je me
» suis écrié : en avant ! »

• • • • •
» Si parmi toutes les nations qui couvrent le globe,
» j'aime surtout d'un amour idolâtre celle dans le
» sein de laquelle Dieu m'a fait le bonheur de naître;
» si wallon, séparé politiquement de la France, par
» le jalousie des rois de l'Europe, et des revers ame-
» nés par le nombre, la nature et les extravagances
» d'un génie tout puissant mais égaré, je salue avec
» transports, cette illustre famille française, la plus
» vaillante, la plus spirituelle, la plus fraternelle de
» l'univers ; j'applaudis néanmoins volontiers à
» toutes les gloires, à toutes les grandeurs de ses ri-
» vales.

» Je fais des vœux pour que, s'appuyant les unes
» sur les autres, s'éclairant et s'entr'aidant récipro-
» quement, elles se débarrassent de l'oppression, de
» l'ignorance, de la misère et du mensonge, et pour
» que toutes, filles d'un même Dieu et d'un même
» père, elles nouent cette sainte alliance des peuples
» célébrée par Béranger, forment ce cercle auguste
» où ne puissent pénétrer ni oppresseur, ni tyrans
» — ces despotes de la chair — ni vices, ni supers-
» titions — ces despotes de l'âme — et la main dans

» la main s'acheminent vers une civilisation moins
» imparfaite. »

Le chapitre II est consacré exclusivement à la réfutation des définitions fautives, erronées, abjectes du mot patrie, et à la recherche d'une formule assez noble, assez compréhensive, assez imposante pour contenter tout à la fois le philosophe, l'historien, le poète et le patriote.

Après avoir défini la patrie telle que mon cœur et mon intelligence la comprennent et avoir déterminé le vaste horizon qu'elle embrasse, je continue en ces termes :

.
.

« La patrie comprend toute la trame de l'histoire d'une *race* déterminée; elle se compose de toutes les gloires nationales, de tous les souvenirs glorieux ou terribles, des luttes contre l'étranger, des assauts contre le despotisme extérieur ou intérieur, de tous les combats livrés pour la liberté et des institutions élaborées en commun. Elle se résume, s'incarne, se dignifie, dans les héros, les capitaines, les poètes, les pontifes, les savants, les philosophes, les hommes d'Etat, les orateurs, les artistes, les écrivains, cette radieuse couronne que porte le front des grandes nations.

» La patrie c'est donc ce long pèlerinage à travers les siècles, mêlé de bons et de mauvais jours, de gloire et de revers, de grandeur et d'affaissement,

» de ruines et de constructions, d'énergie et de lassitude. C'est le soleil qui a rayonné sur notre berceau, c'est le fruit du sol, sa saveur ; c'est la légende populaire, la chanson du père, le chant monotone de la nourrice, le clocher du village, le champ paternel, la tendre caresse de la mère, le sourire de la sœur, la joie ineffable de l'amant, le lit nuptial, la première parole de l'enfant qui tressuche encore, le culte divin de notre enfance, c'est l'homme tout entier. »

Au chapitre IX, amené par le cours des idées à parler de notre jeune et brave armée, voici le langage que je tiens :

« Ah ! notre armée est remplie d'héroïsme, de bravoure, d'élan, de patriotisme et de dévouement. Un cri de guerre la ferait tressaillir, et pousser une acclamation prolongée !

» Le jour où on lui dira : combats, elle combattra et dédaignera de compter le nombre des ennemis qu'elle aura devant elle.

» Si on lui dit : saigne-toi aux quatre veines, répands ton sang, verse-le comme l'eau des chemins et meurs pour ton drapeau, elle versera son sang généreux et mourra glorieuse, fière, le sourire de la mort sur ses lèvres intrépides, heureuse de s'immoler pour le salut de tous.

» Notre armée est aussi vaillante que celle de la France, la première du monde.

« C'est la même tactique, le même esprit, la

» même *furia francece*, la même gaiété, la même
» rapidité dans les évolutions, la même intelligence
» prime-sautière du soldat et du sous-officier, la
» même cordialité entre le militaire, l'officier et le
» général, la même intrépidité moqueuse, la même
» sobriété, enfin presque le même sang et les mêmes
» souvenirs, la même épopée républicaine, consu-
» laire et impériale.

» Car elle aussi a vaincu à Montenotte, à Casti-
» glione, à Arcole, à Rivoli, à Aboukir, aux Pyra-
» mides, à Marengo, à Ulm, à Austerlitz, à Iéna, à
» Wagram, à Friedlan, à la Moskowa, à Dresde,
» à Bautzen, à Brienne et à Montmirail, etc., etc.,
» etc., etc.»

Dans le chapitre X, je montre qu'une alliance très-possible des deux Cabinets de Berlin et de Saint-Pétersbourg peut menacer et compromettre la France, le principal laboratoire de la civilisation européenne, et nous compromettre par contre-coup, car nous ne sommes qu'un satellite gravitant autour de l'astre français.

Pour parer à cette éventualité terrible, j'estime qu'un traité d'alliance offensive et défensive doit cimenter notre union avec la France. Cette alliance aurait pour effet de garantir notre sécurité, de nous conserver notre régime politique et administratif, et de développer notre industrie et notre commerce sur une échelle grandiose.

« Cette même représentation diplomatique, ce
» même système militaire, nous permettraient de
» diminuer notre budget de la guerre et des affaires
» étrangères de 25 millions au moins que nous em-
» ploierions avec profit à assainir nos villes, à ra-
» cheter le péage des ponts qui grève l'ouvrier d'une
» rente onéreuse et entrave la circulation ; à amé-
» liorer la navigation de nos fleuves, rivières et ca-
» naux, à nettoyer nos ports, à augmenter le maté-
» riel roulant de nos chemins de fer, à propager
» l'instruction, à élever des écoles moyennes et su-
» périeures des filles, — ces ignorantes, ces victimes
» de la routine, du préjugé et des futilités mon-
» daines, à qui plus tard nous confions, au hasard,
» notre honneur, notre repos, notre bien-être, notre
» avenir, celui de nos enfants : dépôt sacré dont elles
» abusent souvent au détriment des bonnes mœurs,
» de la société et des générations futures, — à chan-
» ger l'assiette de nos impôts, à abolir ceux qui
» pèsent sur les consommations de première néces-
» sité, à abroger la loi sur la milice, loi suprêmement
» inique, faisant peser sur le travailleur tout le poids
» de la *conscription*, etc., etc., à bâtir des maisons
» ouvrières propres, accessibles aux plus humbles
» travailleurs, et leur facilitant ainsi l'accès à la pro-
» priété, après quelques années d'économie, d'ordre,
» de travail et de tempérance. Les maisons ouvrières
» doivent être, dans un prochain avenir, un des plus
» puissants instruments de rédemption morale. »

Au chapitre XII, je m'évertue à chercher le sens vrai du mot neutralité et à définir notre situation politique hermaphrodite.

« La neutralité, sondez bien ce mot, analysez
» exactement cette situation fausse, la neutralité du
» faible, c'est un mensonge, un leurre, une déri-
» sion. La neutralité ne convient qu'à ceux qui
» peuvent dire à l'ennemi : Vous n'irez pas plus
» loin, et lui opposer une muraille de bronze, une
» barrière invincible. Notre neutralité est frustra-
» toire, vaine dans la paix; impossible, chimérique
» au milieu d'une conflagration générale, et même
» d'une lutte entre la France et l'Allemagne.

« Je le demande à ceux qui ne sont pas dupes des
» mots, des formules, à ceux qui descendent dans
» les entrailles des faits, qui les dissèquent: que
» nous a valu notre neutralité? Rien!... Pardon,
» elle nous a fait dépenser 1,800 millions depuis
» 1830, embastiller Anvers en y enfouissant 100
» millions, et arracher chaque année au sillon, à
» l'usine, à la manufacture, 10,000 jeunes gens, la
» fleur de la population valide, pour les tourmen-
» ter pendant deux ou trois ans en exercices, en
» marches, et les déshabituer du travail qu'ils de-
» vront reprendre au sortir de ces coûteuses et
» inutiles casernes. Notre neutralité, le peuple la
» paie avec la conscription, cette loi aveugle et
» cruelle, et avec l'impôt qui pèse si lourdement sur
» les objets qui sustentent sa pénible vie.

» Si la neutralité est menteuse pendant la paix
» — car la neutralité que nous impose l'Europe
» pour être vraie, devrait être désarmée et suffire
» ainsi à nous protéger — que doit-elle donc être
» pendant la guerre, alors que les belligérants
» choisiront peut-être notre territoire pour cirque
» de leurs sanglantes querelles ?

» Pourrez-vous empêcher une armée française
» de violer votre territoire pour accomplir une de
» ces foudroyantes manœuvres qui décident de
» toute une campagne ? Certes, non.

» Si la neutralité de fait, la neutralité désarmée
» est impossible, combien plus la neutralité mo-
» rale, intellectuelle, sympathique ; et en dernière
» analyse, c'est de celle-ci qu'il s'agit. N'est-ce pas
» l'âme qui dirige le bras ? Que m'importe le fusil
» que l'homme tient dans sa main, si j'ai son âme ?
» C'est ici qu'on peut répéter le mot de Platon : Ce
» n'est pas le thyrsé qui fait la Ménade, c'est le
» Dieu. Disons-le, neutraliser au centre de l'Europe,
» cinq millions d'hommes, dont la grande moitié
» est française d'origine, de langue, d'idées, de
» mœurs et d'habitudes, et dont l'autre moitié
» est pénétrée, infiltrée, saturée d'idées françaises
» au point de n'en avoir pas d'autres, d'oublier sa
» langue maternelle pour parler le français ; c'est
» faire une gageure impossible, c'est tenir à ces
» peuples ce langage inouï : »

.

Le chapitre XIII discute une des objections qu'on pourrait opposer à cette alliance militaire, diplomatique et économique que la Belgique devrait contracter avec la France. Cette objection se tire de la nouvelle situation qui serait faite à la royauté belge.

Je confesse franchement que cette objection n'en est pas une pour moi, parce que démocrate et républicain, j'écarte ou je brise tout ce qui n'est pas en harmonie avec les intérêts populaires.

«Le roi !!! Je ne connais pas les intérêts royaux
» quand il s'agit des intérêts du peuple, et de la
» grandeur de la patrie. J'ai trop vécu dans l'his-
» toire pour ignorer que souvent l'intérêt des cours
» est hostile à l'intérêt des masses.

» N'est-ce pas l'orgueil dynastique qui fit accep-
» ter à Louis XIV, pour son petit-fils, la couronne
» d'Espagne, provoquant ainsi une guerre où la
» France, déjà épuisée, saignée par les dragon-
» nades et la révocation de l'édit de Nantes, devait
» lutter contre toute l'Europe ameutée contre l'am-
» bition du roi de Versailles, et qui aurait pu être
» démembrée sans la chute du ministère whig, la
» retraite de Marlborough, l'horreur de la reine
» Anne pour la guerre, et l'heureux succès de Vil-
» lars à Denain ?

» N'est-ce pas ce même royal orgueil qui fit ac-
» cueillir, à Saint-Germain, Jacques II, ce roi bigot
» et persécuteur, cet ami du bourreau Jeffries,
*

»bravant ainsi la révolution anglaise de 1688 et
»contraignant Guillaume III à coaliser toute l'Eu-
»rope contre la France ?

»Est-ce l'intérêt de la France qui persuada le ré-
»gent à contracter une alliance avec l'Angleterre
»contre l'Espagne ?

»Pendant la guerre de Sept ans, les intérêts de
»la France commandaient-ils à cet infâme Sarda-
»napale Louis XV, d'obéir aux suggestions de la
»courtisane Pompadour qui, flattée des caresses
»que lui prodiguait l'austère Marie-Thérèse, con-
»seilla à son lâche amant de s'allier à l'Autriche
»contre Frédéric de Prusse ?

»Est-ce l'intérêt de la France qui faisait refuser
»à Louis-Philippe, la couronne de Belgique pour
»son fils Némours ?

»Est-ce l'intérêt de la France qui défendait à
»Louis-Philippe d'ouvrir ses bras pour y recueillir
»la Belgique après son divorce avec la Hollande ?

»Plus tard, était-ce l'intérêt de la France qui en-
»gageait Louis-Philippe à consommer les mariages
»espagnols, au risque de troubler l'Europe et de se
»brouiller avec l'Angleterre à laquelle son étroite
»et mesquine politique de famille avait subalter-
»nisé la France ?

»Non, non, l'histoire est remplie de ces cho-
»quantes antinomies, de cet abominable dualisme
»entre l'intérêt dynastique et national; à chacune
»de ses pages, on aperçoit l'holocauste des intérêts

» et de l'honneur du pays aux intérêts et à l'orgueil
» royaux !...

» Et pourquoi ne le dirai-je pas ?

» Est-ce l'intérêt belge qui nous a fait dépenser
» 1,800 millions depuis 1831, et enfouir 100 mil-
» lions dans les marais d'Anvers ? Car de deux
» choses l'une : ou la neutralité nous garantit, nous
» est un bouclier, un rempart, ou elle n'est qu'un
» mensonge ruineux. Dans le premier cas, un petit
» corps d'armée, capable de protéger l'ordre social
» contre les attentats et les saturnales des émeutes
» sans prétexte ni raison, suffit ; dans le second,
» rejetons cette neutralité dérisoire, n'allons pas
» plus loin dans cette voie funeste, choisissons une
» alliance qui nous rassure, assimilons notre sys-
» tème militaire et maritime à celui de la France,
» ouvrons l'espace, l'horizon à nos jeunes soldats,
» à nos futurs marins, effaçons nos douanes méri-
» dionales, élargissons le principe déposé dans la
» convention monétaire conclue entre la France, la
» Belgique, etc., et développons nos échanges sur
» une échelle merveilleuse, tout en gardant notre
» régime politique et administratif. D'ailleurs, la
» royauté en Belgique, — même après les légères
» modifications introduites par l'alliance que je
» réclame dans un intérêt national, — serait encore
» assez belle pour qu'il y eût honneur et profit à
» l'occuper. Et avec ces deux avantages, jamais un
» trône ne reste vacant. On a vu et on voit des

» couronnes bien plus fragiles et bien plus péril-
» leuses — des couronnes de laiton — être recher-
» chées avec ardeur ; tant l'amour du bandeau
» royal et du sceptre exerce de prestige sur l'esprit
» des aspirants au trône. Hélas ! n'a-t-on pas vu cet
» infortuné Maximilien abandonner sa patrie, sa
» famille et les délices enchanteresses de Miramar,
» pour courir cette triste et folle aventure du
» Mexique ?

» La situation de la royauté serait celle-ci : s'as-
» seoir sur un fauteuil de velours cramoisi, avec
» crépines d'or, qu'on appelle pompeusement un
» trône, être doté d'une liste civile de quatre mil-
» lions, plus des dotations magnifiques pour ses en-
» fants et ses frères, régner paisiblement, sans dan-
» ger, sans fatigue, sans souci sur une population
» honnête, riche, industrielle de cinq millions d'ha-
» bitants, être comblé d'honneurs et rassasié de
» respects et d'hommages ; avoir une brillante cour
» où les fêtes se succèdent aux fêtes, les festins aux
» festins ; avoir la première musique de l'Europe qui
» vous joue des airs charmants pendant que vous
» êtes assis à une table copieuse et délicate ; com-
» mander une armée jeune, brave, instruite, avide
» des émotions du champ de bataille, et digne de
» combattre à côté de l'armée française, dont elle
» serait un des corps les plus vaillants ; et puis après
» toutes ces satisfactions, s'entendre, dans les dis-
» cours et les journaux, appeler le père du peuple,

»le sauveur de la patrie, le moteur de tout progrès, c'est là, me semble-t-il, une situation fort enviable et plus digne d'un Dieu que d'un mortel.

»Le roi ! je l'estime et le révère, mais mon seul amour, l'amour devant lequel tout plie, c'est l'amour de la grande patrie française.

»Et d'ailleurs, préoccupons-nous un peu moins des maisons royales qui font assez bien leurs affaires elles-mêmes, et soyons plus attentifs aux intérêts des peuples qu'on exploite depuis six mille ans. Avec ce fétichisme de la royauté nous aurions encore les jours du bon plaisir du pouvoir absolu. Imbus de ces craintes pusillanimes, qu'eussent fait, je vous prie, les constituants de 89, placés par la destinée en présence de Louis XVI, honnête homme, mais prince absolu ?

»Qu'eussent fait les membres de la Législative qui abolit la royauté en France, parce qu'elle se doutait que Louis XVI conspirait avec l'étranger, et désirait l'envahissement de la France, afin que son absolutisme fût restauré et son royaume dans la sujétion ?

»Respectons les rois, ce sont des hommes comme nous, mais que leur intérêts personnels nous touchent un peu moins. Si quelqu'un veut s'attendrir et pleurer, qu'il regarde le peuple. Voyez-le : il est meurtri de coups, accablé de travail, mange du pain noir, est couvert de haillons, couche sur la dure, et ne connaît aucune des

» voluptés de l'esprit. Il est tout, et il n'est rien, il
» travaille sans cesse, crée des milliards de richesse,
» et il est dans le dénûment.

» Pleurez sur lui, ou plutôt améliorez son sort.

» Chateaubriant a écrit qu'avant la révolution
» française, on ne savait pas la quantité de larmes
» que contenaient les yeux des rois. C'est une noble
» phrase digne du chevalier de la royauté légitime.
» Mais, ô illustre auteur de *René*, a-t-on jamais
» compté les pleurs qui coulent des yeux du peuple?
» Et jusqu'à nos jours, qui a pressé sans pitié la
» glande lacrymale populaire?

» Les rois!... à qui vous offrez la myrthe et l'en-
» cens de votre fidélité et de votre dévouement!

» Le peuple, depuis le commencement des temps,
» porte la croix, a le front couronné d'épines, et
» quand il a soif on lui présente une éponge pleine
» de vinaigre, et quand il a faim on lui dit : Broute
» l'herbe (1).

» Les Arabes ont un animal que, dans leur lan-
» gage figuré, ils appellent le navire du désert. Cette
» bête, remarquable par sa gibbosité, sa douceur,
» sa patience, sa sobriété, porte sur son dos dé-
» chiré toute la caravane. Eh bien, le peuple res-
» semble à ce dromadaire : lui aussi a porté sur son
» dos ensanglanté la théocratie, le droit divin, le
» despotisme, le czarisme, Tibère, Néron, Domi-

(1) Foulon, ancien intendant.

» tien, Caligula, Richard III, Henri VIII, Louis XV,
» etc., et aujourd'hui il porte encore le poids de la
» guerre, des impôts, de l'ignorance et de la
» misère!

» Pourquoi n'étudie-t-on pas davantage cette
» histoire si intéressante, si dramatique, et ap-
» prend-on exclusivement aux jeunes gens celle des
» cours, des ambassades, des mariages royaux,
» des ravageurs de peuples, des rois débauchés et
» cruels, des reines lascives et scandaleuses, l'his-
» toire enfin de Marly, de Versailles, de Schœn-
» brunn, de Postdam et de Tsarkoe-Selo? Ah! on a
» tout corrompu. On a fait de l'histoire une prosti-
» tuée, complice de la tyrannie. Elle nous montre
» Diane de Poitiers, Gabrielle d'Estrée, Henriette
» d'Enrague, Fontange, Montespan, Maintenon,
» la Chateauroux, la Pompadour, la Dubarry...
» Mais le paysan dont parle Fénelon, Vauban,
» Boisguilbert et que le moraliste la Bruyère peint
» en des termes qui semblent l'avoir fait frissonner
» lui-même : « On voit, dit la Bruyère, certains
» animaux farouches, des mâles et des femelles,
» répandus dans la campagne, noirs, livides, nus
» et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils
» fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté
» invincible. Ils ont comme une voix articulée, et
» quand ils se lèvent sur les pieds, ils montrent
» une face humaine, et en effet, ils sont des
» hommes.

»Ce paysan, l'histoire ne nous le montre pas.

»Et ce paysan, qui l'a transformé en bête? Les rois, les aristocraties et les sacerdoce infidèles à leur mission sacrée.

»Gardons donc notre pitié pour les millions d'êtres qui grouillent et grelottent dans les mansardes ou les fosses humides, qui gémissent et qui souffrent de la faim, de la guenille, de la fatigue, des soucis dévorants de chaque jour, et qui après avoir travaillé pendant toute une longue vie, ne savent pas s'ils auront un grabat où ils puissent exhaler le dernier soupir.

»Moins il y aura de cours, et mieux ce sera, les peuples continuant à s'élever sur l'échelle de l'ordre, de la science, des richesses, de la moralisation et de la liberté.. Elle coûte cher la royauté, »cette splendide sinécure!

»Quand la Providence renverse du trône les dynasties fastueuses et dévorantes pour y faire monter les nations, il me semble que l'ordre naturel est rétabli; je ne m'en afflige pas, et je me ressouviens du verset que les paysans chantent tous les dimanches aux vêpres : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles*. Il précipite les puissants du trône, et exalte les humbles, les faibles et les petits. »

Voilà l'esprit mâle, démocratique et républicain qui vibre dans chaque ligne de cette brochure que je ne désavoue pas et que je sou mets volontiers au jugement de tout lecteur de bonne foi; car si elle

renferme des aperçus historiques erronés, ce que je ne crois pas, elle porte l'empreinte de nobles sentiments, et d'un dévouement profond aux masses déshéritées des biens de ce monde.

Quand on professe des opinions aussi sincèrement démocratiques que les miennes, quand toutes nos amours sont pour ceux qui souffrent et gémissent sous le poids des impôts qui font fleurir les familles royales; quand on salue respectueusement la misère et le dénuement du pauvre, et qu'on réclame pour ses maux un soulagement, et pour sa dignité et la garantie de ses salaires, des droits politiques que nos gouvernants lui refusent avec mépris; on ne doit attendre des porte-sceptre, de leurs satellites et des écrivains qui les courtisent que le dénigrement, la haine et la calomnie.

Qu'importe! Aussi longtemps qu'un cœur battra dans ma poitrine, il aura des élans de pitié et d'affection pour ceux qui ne sont rien sur cette terre d'iniquité; de l'indifférence et du dédain pour ceux qui s'engraissent de la substance des malheureux, brillent de leurs sueurs, et ne paraissent si grands que parce que le géant populaire les porte sur ses épaules.

Que le géant débonnaire prenne dans sa main formidable les rois et leur séquelle, et les mette à terre: il verra alors qu'ils ne vont pas à sa cheville et qu'ils sont si débiles et si confus qu'ils n'osent plus le regarder sans terreur!

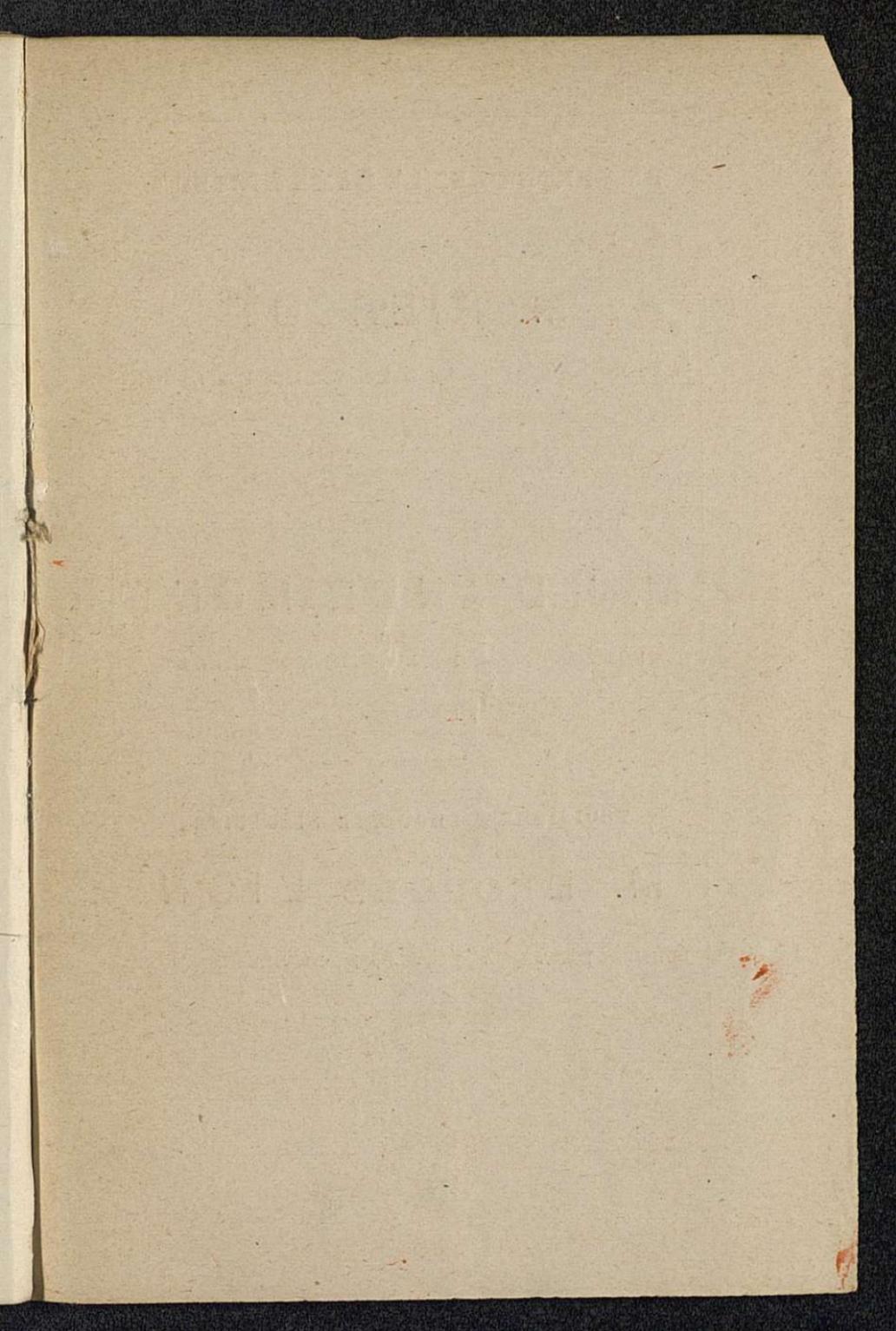
Je n'oublierai jamais, Monsieur, le service signalé que vous m'avez rendu en me permettant de manifester mes sentiments devant vos 70,000 lecteurs.

Grâce à votre zèle un peu maladroit, ma brochure aura deux ou trois éditions, et mes amis les travailleurs apprendront que si M. Louis Hymans courbe son échine sur le passage du roi, son auguste maître, et se rengorge après en avoir reçu un salut protecteur, Jean Fontaine s'incline respectueusement sur les misères du peuple pour les étudier, les signaler à la commisération des hommes de cœur, et trouver pour les guérir un baume salutaire.

Adieu, Monsieur Louis Hymans, revêtez votre habit de cour, couvrez votre mollet d'un bas de soie, chaussez votre pied d'un brodequin à talons rouges, logez votre vaste tête dans un chapeau à plumes, portez votre cordon bleu de l'ordre de St-Louis, ceignez vos reins d'une ceinture dorée à laquelle pendra un braquemart à poignée de diamants, et ainsi attifé, poudré, musqué, allez-vous asseoir à la table du château de Laeken; pour moi, je vais au meeting, protester contre la conscription et les armées permanentes, ses dévorantes filles, y parler liberté et suffrage universel, et recevoir de mes amis en blouse une sincère et cordiale poignée de mains.

Liège (Saint-Maur), ce 30 janvier 1868.

JEAN FONTAINE.



EN VENTE CHEZ LE MÊME ÉDITEUR:

PREMIÈRE SILHOUETTE LIÉGEOISE

M. PIERCOT

EX-BOURGEMESTRE DE LA VILLE DE LIÈGE

Par NAEJ.

DEUXIÈME SILHOUETTE LIÉGEOISE

M. J. D'ANDRIMONT

BOURGEMESTRE DE LA VILLE DE LIÈGE

Par NAEJ.

TROISIÈME SILHOUETTE LIÉGEOISE

M. LÉOPOLD LION

ÉCHEVIN DES TRAVAUX PUBLICS DE LA VILLE DE LIÈGE

Par NAEJ.